

Emma Goldman :

Une visite à la colonie d'enfants Ascaso-Durruti (1937)

Lorsque je suis retournée en Espagne en septembre (1937), je me suis promis de visiter la colonie d'enfants et d'orphelins qui avait été organisée par L'Espagne Libre¹ et soutenue par nos camarades du monde entier, dont ceux de *Spain and the World* qui ont déployé des efforts acharnés pour collecter des fonds. J'avais compté sans la nouvelle situation que je devais trouver en Espagne à mon arrivée. Le voyage en train était déjà difficile l'année dernière, mais il s'est avéré tout à fait impossible lors de cette visite.

D'autre part, le Comité régional de la CNT-FAI à Barcelone ne pouvait disposer que de onze autos, chiffre insignifiant si l'on considère les centaines de syndicats qu'il représente. Certes, la plupart des voitures ont été réquisitionnées pour le front, mais il est vrai aussi que certains des alliés antifascistes de la CNT-FAI disposent de plus de voitures que le Comité régional malgré des effectifs syndicaux bien inférieurs. Mais les alliés antifascistes sont au gouvernement, et tous les gouvernements savent se montrer généreux envers ceux qui les servent le mieux. Je n'aurais donc peut-être pas réussi à visiter cette colonie d'enfants si une bonne étoile ne m'avait pas aidée. Une Anglaise très active à Londres en faveur des réfugiés et son mari espagnol sont venus me voir à Barcelone, et ils se sont portés volontaires pour m'emmener à Gérone sur leur chemin vers Figueras, leur ville natale.

Je suis arrivée vers 16 heures. La colonie est située dans un magnifique parc et dispose d'une maison spacieuse qui peut accueillir 200 enfants. Parmi eux, vingt sont les orphelins dont s'occupe *Spain and the World*. Ceux-ci, ainsi que tous les autres, sont venus de Madrid. Les compagnons qui gèrent la colonie sont principalement une jeune Polonaise juive² et un Français, soutenus par un personnel composé de camarades français et espagnols³. Nous sommes arrivés à l'improviste et sans être annoncés. Aucun préparatif n'avait pu être fait à l'avance. Cela m'a donné l'occasion de voir la colonie dans son état naturel et dans sa routine quotidienne.

La salle à manger n'étant pas assez grande pour accueillir 200 enfants, les plus petits sont nourris en premier, puis ceux entre sept et dix ans, et enfin les plus grands. J'ai été impressionnée et émue de voir la fierté de ces enfants lorsqu'ils montraient leurs mains propres en passant devant la gérante de la colonie. La salle à manger est ensoleillée et aérée,

¹ Il s'agit sans doute du Comité pour l'Espagne libre qui se transformera, à la demande de la CNT, en section française de Solidarité internationale antifasciste, SIA (*NdT*).

² Emma Goldman fait allusion à Paula Feldstein. La notice (écrite par Marianne Enckel et Rolf Dupuy) sur cette militante de SIA dans le *Dictionnaire des anarchistes* en ligne nous raconte, en fonction des informations disponibles, ce qui arriva aux enfants à la fin de la guerre civile. Cf. https://maitron.fr/spip.php?article156543&id_mot=9541 (*NdT*).

³ Le *Dictionnaire des anarchistes* cite quatre membres du personnel de la colonie : Odeon, alias Pierre Marie Perrin (1903-1977), militant anarchiste entre 1919 et 1939, résistant et déporté à Buchenwald, qui apparemment ne continua pas à militer après 1945 ; Louis Riera Planas, qui mourut du typhus à Bordeaux ; Maria Ascaso, sa compagne (1908-1968) qui put se réfugier au Mexique avec leur fils et continua à militer à la CNT ; et Graciano Lopez, directeur pédagogique de la colonie (*NdT*).

des fleurs ornent toutes les tables, la joie émane de chaque coin. Une gaieté plus nécessaire pour les victimes du fascisme que pour les enfants vivant dans des conditions normales. Les menus, illustrés de petites fleurs, annoncent les plats de chaque jour de la semaine.

La nourriture est abondante et saine. Les dortoirs aussi m'ont surpris par leur dimension spacieuse, leur aération et leur ensoleillement. Les lits sont impeccables.

En fait, chaque partie de la maison témoigne de l'efficacité et du dévouement des compagnons chargés des enfants.

Non moins importantes sont les aires de jeux où les enfants s'ébattent pendant leurs heures de loisir et après l'école. Nos camarades avaient espéré installer des classes à l'intérieur et à l'extérieur de la colonie ; mais il est maintenant devenu obligatoire de fréquenter l'école du gouvernement. Heureusement, ce dernier n'a pas encore réussi à modifier les splendides plans d'enseignement présentés lors du grand plénum des instituteurs auquel j'ai assisté à Barcelone en 1936. Néanmoins, la colonie compte trois enseignants, dont un camarade passionné par les nouvelles approches et les nouvelles méthodes de l'éducation moderne. J'ai été particulièrement heureuse de constater que les enfants semblent libres, insoucians, et ne sont pas brimés par leurs aînés. Une parfaite entente et camaraderie règne entre nos camarades à la tête de la colonie, les enseignants et les enfants. Je n'ai pas constaté d'exhibitionnisme ou de frime. Personne ne leur impose de faire semblant. En somme, la colonie m'a fait souhaiter que toutes les victimes innocentes de Franco puissent bénéficier des mêmes soins, de la même attention et de la même alimentation.

Les lecteurs de *Spain and the World* peuvent à juste titre se demander si tous les enfants réfugiés sont aussi bien pourvus et aussi magnifiquement soignés que ceux de la colonie Ascaso-Durruti. Ce n'est malheureusement pas le cas jusqu'à présent. Il ne faut cependant pas oublier que la Catalogne, à elle seule, compte deux millions de réfugiés, hommes, femmes et enfants, en plus de sa propre population et qu'il faut envoyer des vivres à Madrid, ainsi que nourrir les milliers de miliciens sur le front d'Aragon. Cependant, dans la mesure de leurs possibilités, nos camarades de la CNT-FAI font tout leur possible pour répondre aux besoins de tous les enfants.

Les camarades qui gèrent la colonie de Durruti-Ascaso n'ont formulé qu'une seule demande pressante : ils ont désespérément besoin d'un véhicule qui leur permette de collecter les denrées alimentaires envoyées à la frontière par le Comité de l'Espagne Libre à Paris. En raison de la pénurie de camions et d'autos, les provisions restent parfois sur place pendant des jours et pourrissent, comme les légumes et les fruits, etc. Il leur faut aussi un véhicule pour emmener les enfants malades à l'hôpital le plus proche qui est assez éloigné de la colonie. Les camarades m'ont prié d'insister sur cette nécessité et de faire appel aux lecteurs de *Spain and the World* qui ont répondu avec tant de solidarité aux appels pour le fonds des orphelins.

Je ne peux qu'ajouter mon appel à la demande pressante de nos camarades de la colonie pour que l'on constitue un fonds spécial destiné à financer l'achat d'un véhicule qui serve à la fois de moyen de transport et d'ambulance.

Je peux vous assurer que la colonie Ascaso-Durruti est un point lumineux dans la lutte vraiment gigantesque et héroïque que mènent les camarades espagnols. C'est à nous de leur apporter toute notre coopération, notre solidarité et notre aide.

EMMA GOLDMAN, *Spain and the World*, volume 1, n° 25-26, 10 décembre 1937.